

Académie Royale
de Langue et de Littérature .
Françaises



BULLETIN

TOME IV — N° 1
MAI 1925

SOMMAIRE

| | Pages |
|---|-------|
| De Babel à Paris ou l'Universalité de la Langue française, lecture faite par M. Albert Couson à la séance du 14 avril 1925 | 5 |
| Chronique : | |
| Concours | 47 |

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME IV — N° I.
MAI 1925

DE BABEL A PARIS
OU
L'UNIVERSALITÉ DE LA LANGUE
FRANÇAISE

Lecture faite par M. Albert Counson, à la séance du 14 avril 1925.

*Notre langue et nos belles lettres ont fait
plus de conquêtes que Charlemagne.*

VOLTAIRE à M^{me} DENIS
(Berlin, 24 août 1750).

*Tout homme a deux patries : la sienne
et la France.* JEFFERSON.

*Nun lallt alles Volk entzückt die Sprache
der Franken.* GÖTTE (1790).

*Es gibt gar keine andere Kultur als
die französische.* F. NIETZSCHE (1888).

Par un juste retour des choses d'ici-bas, vous étudiez la diffusion du français avec une sérénité que ne connurent pas toujours vos prédécesseurs.

Au centenaire de l'Académie de Belgique (1872), l'Académie française s'était fait représenter par son directeur D. Nisard. Nisard comptait discourir sur la primauté de la langue française. Gachard inquiet l'envoya chez Quetelet, qui lui tint ce langage : « Je craindrais, dans la situation où se trouve la France depuis 1870, que l'on ne fût pas bien venu ici à lui reconnaître une suprématie en une chose quelconque. Quant à celle de sa langue, dont je suis d'accord avec vous, je ne dois pas vous cacher qu'il ne manque pas de Belges éclairés qui la contestent. J'en sais même qui voudraient que la Belgique

quittât le français, comme langue nationale, pour le flamand » (1).

Ce qui embarrassait l'Académie jubilaire, c'était la présence de Henri de Sybel, délégué par l'Université de Bonn.

Quand le roi reçut les académiciens et leurs confrères étrangers, au nom desquels Nisard devait prendre la parole, Sybel se glissa furtivement le long de la muraille, parvint le premier auprès de Léopold II qui entraîna, et lui adressa quelques mots en allemand. Léopold II répondit brièvement, sans s'arrêter, dans la même langue.

Faute de littérature et de génie, ce pauvre Sybel avait négligé l'avis de Fénelon dans sa lettre sur les occupations de l'Académie française : « J'entends dire que les Anglais ne se refusent aucun des mots qui leur sont commodes : ils les prennent partout où ils les trouvent chez leurs voisins. De telles usurpations sont permises. En ce genre, tout devient commun par le seul usage. Les paroles ne sont que des sons dont on fait arbitrairement les figures de nos pensées. Ces sons n'ont en eux-mêmes aucun prix. Ils sont autant au peuple qui les emprunte, qu'à celui qui les a prêtés. Qu'importe qu'un mot soit né dans notre pays ou qu'il nous vienne d'un pays étranger ? *La jalousie serait puérile, quand il ne s'agit que de la manière de mouvoir ses lèvres et de frapper l'air* ».

La manière de frapper l'air et les yeux et l'esprit des hommes, relève de la physique. Or, la physique de notre siècle est en passe de changer le monde, les mots et la France.

Le monde en s'éclairant s'élève à l'unité.

(1) D. NISARD, *Souvenirs et notes biographiques*, II (Calmann Lévy, 1888), p. 346. Dans ce passage, que me signale mon érudit ami, M. E. Saroléa, l'historien belge né à Paris est évidemment Gachard, présent à la séance commémorative du 28 mai 1872.

La T. S. F., l'avion et le film réduisent peu à peu les cinq parties du monde à l'unité de temps, de lieu et d'action.

Un message par ondes hertziennes fait le tour de la planète en moins d'une seconde. Désormais, l'universalité d'une langue et la force morale d'une nation dépendent, dans une mesure de plus en plus large, de leur notoriété chez les sans-filistes professionnels et amateurs. Ce sont les ondes hertziennes qui ont dirigé ou averti les défenseurs de Verdun au fond de leurs abris, les aviateurs qui patrouillaient la nuit autour de Paris menacé, et les sous-marins en plongée dans les océans. Elles relient maintenant Bordeaux à Dakar, à la Martinique, à Taïti, à Nouméa, à Brazzaville, à Tananarive et à Saïgon. La cloche de Westminster s'entend dans l'île de Bornéo. Marconi annonce le temps très proche où chacun, pour un prix minime, pourra converser avec les antipodes, et où l'administration des dominions britanniques sera aussi prompté que les propos échangés entre employés dans un même bureau. L'anglais des appareils enregistreurs dépasse singulièrement les termes poétiques de Bancroft dans sa prosopopée à la langue de Milton ⁽¹⁾. Le général Ferrié prévoit que sous peu les pâtres des Alpes, à l'aide d'un appareil de

(1) G. BANCROFT, *History of the United States*, in seven volumes, new ed. (London, G. Routledge et Sons), III, 321 : « Go forth, then, language of Milton and Hampden, language of my country, take possession of the North American continent ! Gladden the waste places with every tone that has been rightly struck on the English lyre, with every English word that has been spoken well for liberty and for man ! Give an echo to the now silent and solitary mountains ; gush out with the fountains that as yet sing their anthems all day long without response ; fill the valleys with the voices of love in its purity, the pledges of friendship in its faithfulness ; and as the morning sun drinks the dewdrops from the flowers all the way from the dreary Atlantic to the peaceful Ocean, meet him with the joyous hum of the early industry of freemen ! Utter boldly and spread widely through the world the thoughts of the coming apostles of the people's liberty, till the sound that cheers the desert shall thrill through the heart of humanity, and the lips of the messenger of the people's power, as he stands in beauty upon the mountains, shall proclaim the renovating tidings of equal freedom for the race ! ».

quelques dizaines de francs, écouteront les discours et les concerts des métropoles et recevront les nouvelles et les enseignements des deux hémisphères. De jour en jour, la T. S. F. se substitue au journal quotidien comme instrument de vulgarisation des connaissances et de récréation intellectuelle. Les « machines parlantes » de Wells sont traduites en réalités bien supérieures à la fiction. Des postes anglais donnent des leçons de français que perçoivent distinctement des auditeurs gantois. De plus, le style télégraphique déteint sur les syntaxes de toutes les nations civilisées.

Il y a peu de siècles encore, des races fécondes vivaient aussi étrangères l'une à l'autre que si elles avaient habité des astres différents séparés par le silence éternel. Caraïbes, Aztèques, Maoris, Papous, étaient des hommes, mais ils ne le savaient pas. Les Mexicains ne se crurent pas de la même espèce que les cavaliers et artilleurs de Cortez. Aujourd'hui, non seulement les Blancs, les Jaunes et les Noirs manient les mêmes instruments, mais encore beaucoup d'entre eux sont en mesure d'apprendre, le même jour, les grandes nouvelles capables de meubler l'imagination humaine. L'accélération des nouvelles est un stimulant vigoureux pour cette conscience du genre humain dont les énoncés ont longtemps retenti dans le désert ou trouvé trop d'individus sourds et de peuples attardés. La patrie morale est dans le temps au moins autant que dans l'espace ; on est de son siècle plus que de son pays ; et il importe plus de rendre les cœurs contemporains que de les faire concitoyens. Gorille mystique pendant un millier de siècles, l'homme est déjà, pour Franklin, « un animal qui fait des outils ». Grâce à la physique, il est en train de devenir un animal doué de conscience ; et l'on peut présager une espèce humaine qui, parvenant à s'écouter, renoncera à se manger et à se tuer.

Ne peut-on pas appliquer aux progrès de la physique ce

que Ferdinand de Lesseps ⁽¹⁾ disait des nouvelles routes du globe : « Toutes ces entreprises d'intérêt universel ont un but identique : le rapprochement des peuples et par conséquent l'avènement d'une ère où les hommes, se connaissant, cesseront enfin de se combattre » ?

Ce que la T. S. F. fait pour les nouvelles, l'avion le fait, dans des proportions beaucoup moindres, pour les hommes. Paris est à deux heures de Bruxelles et de Londres ; et les capitales tentaculaires sont plus rapprochées les unes des autres par les voies aériennes que par les rails. Les aviateurs français gagnent l'Afrique et l'Asie, en moins de temps que Voltaire n'en mettait pour se rendre à Berlin ou à Ferney. Voltaire déjà considérait l'Europe chrétienne « comme une grande république dont toutes les parties se correspondent, lors même qu'elles cherchent mutuellement à se détruire » ⁽²⁾. Que dirait-il des continents abordés par les mêmes steamers, informés à la même heure des mêmes événements, et exercés aux mêmes sports ? On survole l'Atlantique, Méditerranée moderne, cinquante fois plus vaste et mille fois plus parcourue que celle de Cadmus, d'Ulysse et de saint Paul. Comment le langage ne tendrait-il pas à l'universalité, dans un siècle où toute la planète est réduite à un auditoire unique et où les airs sont sillonnés par les véhicules les plus rapides que l'homme ait construits ? Rivarol terminait sa réponse au concours de l'Académie de Berlin par un couplet lyrique sur l'aérostat des Montgolfier et sur le voyage de Charles et Robert : « C'est en France et à la face des nations que deux hommes se sont trouvés entre le ciel et la terre, comme s'ils eussent rompu le

(1) Lettre du 6 novembre 1882 à Maxime HÉLÈNE. *Les nouvelles routes du globe*, Paris, G. Masson, p. VII.

(2) RIVAROL (*De l'universalité de la langue française*, Paris, Cocheris, an 5^e, p. 38) dit de même : « L'Europe présente une république fédérative, composée d'empires et de royaumes, et la plus redoutable qui ait jamais existé ; on ne peut en prévoir la fin, et cependant la langue française doit encore lui survivre ».

contrat éternel que tous les corps ont fait avec elle. Ils ont voyagé dans les airs, suivis des cris de l'admiration et des alarmes de la reconnaissance. La commotion qu'un tel spectacle a laissée dans les esprits durera longtemps ; et si, par ses découvertes, la physique poursuit ainsi l'imagination dans ses derniers retranchements, il faudra bien qu'elle abandonne ce merveilleux, ce monde idéal d'où elle se plaisait à charmer et à tromper les hommes : il ne restera plus à la poésie que le langage de la raison et des passions ».

La physique de Daguerre, de Niepce et de Lumière a tellement surpassé les fictions de la poésie, que c'est elle qui fournit aujourd'hui le plus d'images à l'esprit humain. Il y a longtemps que la vue procure, à elle seule, plus de vrai savoir que les quatre autres sens réunis. « Toute la conduite de notre vie dépend de nos sens, entre lesquels celui de la vue étant le plus universel et le plus noble, il n'y a point de doute que les inventions qui servent à augmenter sa puissance ne soient des plus utiles qui puissent être » (Descartes). L'optique a permis à Galilée et à Descartes d'émanciper la raison. La photographie et la cinématographie deviennent maintenant les plus actives servantes d'Uranie et de Clio. Les clichés astronomiques du Mont Wilson et les films de Los Angeles passent sous les yeux des physiciens et des curieux du nouveau et de l'ancien monde. La légende et l'histoire, l'enseignement et la science, bénéficient, en divers climats, de la clarté du ciel californien. Certains superfilms trouvent cent cinquante millions de spectateurs. Propagande plus efficace que la tragédie antique et les rescrits impériaux. Elle aurait fait l'admiration d'Horace, si convaincu de la supériorité des yeux, témoins fidèles, sur l'oreille dure ou distraite ⁽¹⁾.

(1) *Segnius irritant animos disjecta per aurem
Quam quae sunt oculis subjecta fidelibus, et quae
Ipse sibi tradit spectator.*

En présentant les mêmes images, donc des idées communes, aux trois principales races et aux diverses classes urbaines, la physique rapproche et humanise les populations longtemps divisées et aigries par les fables et les chimères.

Morts et vivants, désormais, vont plus vite que dans toutes les mythologies : Epiménide avait dormi 57 ans, quand, au réveil, il trouva ses concitoyens méconnaissables. L'an passé, un habitant d'une petite île de la mer du Nord, débarquait à Londres ; le cinéma, les trams électriques, les autos, le surprirent à tel point qu'il s'enfuit épouvanté : il n'a pas fallu 57 ans à ces machines pour changer la vie quotidienne.

L'accélération des communications et des propagandes ne s'est malheureusement pas étendue à l'outillage littéraire des nations.

N'est-il pas étonnant et lamentable que les mots et les modes, les langues et les lois, retardent si fort sur les choses et les esprits ? et que la grammaire soit si inférieure à la physique ?

« L'on demande, dit La Bruyère, *pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte* ». Ceux qui se le demandent deviennent plus nombreux et plus actifs ; ceux qui éprouvent le désir d'être entendus partout, se résignent moins facilement à la sottise publique. « N'êtes-vous pas frappé, Monsieur, demandait Renan à F. de Lesseps, qu'il n'y ait encore aucun *sensorium* commun des grands intérêts du monde ? C'est à croire vraiment qu'il y a un ange gardien pour l'humanité, qui l'empêche de tomber dans tous les fossés du chemin. S'il n'y avait que les diplomates, j'aimerais autant voir notre pauvre espèce confiée à la prudence d'une bande d'écoliers ayant pris la clef des champs ».

Les discordances deviennent pénibles entre nos vieilles

habitudes littéraires et les irrésistibles vérités qui transforment la vie humaine. Pendant qu'on enseigne la même arithmétique et la même physique aux écoliers des deux mondes, la minuscule Europe balbutie encore plus de cinquante idiomes forgés pour des prédicateurs et des cavaliers en des temps de ténèbres. Si, de Brest à Pékin et de New-York aux Philippines, la plupart des humains vivent en république, les préjugés de race et de classe entretiennent de dangereux parasitismes diplomatiques et douaniers, grammaticaux et guerriers. Alors que l'intérêt de chacun est que tous reçoivent le plus d'instruction possible, nos peuplades mêlent ou superposent trois classes littérairement différentes. La grande masse, après l'école primaire, n'a plus guère l'occasion de parler une langue écrite et reste condamnée à l'indigence du patois local. Puis une classe moyenne restreinte répète la langue de l'administration et des journaux. Enfin, une élite très clairsemée lit plusieurs langues. Clubs, syndicats, conventicules, ajoutent leur logomachie à l'incompréhension mutuelle et à l'anarchie morale. Les idiotismes ont propagé l'idiotie. Mezzofanti, qui parlait 29 langues et en comprenait 58, n'a pas laissé une pensée. Déjà Max Muller déplorait la mezzofantiasis du troupeau européen. Cette épizootie a étendu ses ravages. Les langues ont entravé le langage. Les paroles détournent les Européens de ce qui est le but de la parole : comprendre et se faire comprendre.

Raisonner est l'emploi de chaque nation :
Et les raisonnements ont banni la raison.

Les traités de Versailles et des environs ont promis au roi du Hedjaz un Coran original, aux Africains orientaux le crâne du sultan Makaoua ⁽¹⁾, et aux Européens des administrations qui employeront divers idiomes.

⁽¹⁾ *Traité de Versailles*, article 246.

Dans les nationalités velléitaires, où les institutions semblent des bureaux de bienfaisance pour langues infortunées, les semi-lettrés s'échauffent à tel point pour leurs abécédaires ⁽¹⁾ que, l'autre jour, le président Masaryk s'écriait : « Faudra-il donc faire une république lapone et une université kalmouke ? »

Les trois générations du 19^e siècle ont gémi sur la Babel occidentale. D'un parallèle entre les révolutions anciennes et modernes, Chateaubriand tirait « cette leçon affligeante que, dans tous les âges, les hommes ont été des machines qu'on a fait s'égorger avec des mots ». — « Hommes de la même civilisation, s'écriait Augustin Thierry, nous devrions tous n'avoir qu'une seule voix sur nos relations civiles. Pourquoi donc y a-t-il tant de controverses, tant de querelles, tant de haines sociales ? C'est qu'il nous manque un langage exact, propre à rendre nos désirs particuliers d'une manière qui se fasse comprendre à tous. Les volontés diversement exprimées paraissent contraires, quand elles sont le mieux d'accord ; l'hostilité des mots se transporte aux hommes ». Et Anatole France dit encore : « Les mots sont des idées. On ne raisonne justement qu'avec une syntaxe rigoureuse et un vocabulaire exact. Je crois que le premier peuple du monde est celui qui a la meilleure syntaxe. Il arrive souvent que les hommes s'entr'égorgent pour des mots qu'ils n'entendent pas. Ils s'embrasseraient s'ils pouvaient se comprendre. »

Pour aider à la compréhension mutuelle et à la fraternité œcuménique, des philanthropes ont imaginé des langues qui, n'étant d'aucune nation, pourraient servir à toutes les nations. L'Union postale universelle, fondée en 1874, organise les correspondances entre la plupart des terres habitées. Reste à organiser une langue unique pour toutes les correspondances

⁽¹⁾ GRILLPARZER écrivait déjà en 1849 : *Der Weg der neuern Bildung geht von Humanität durch Nationalität zur Bestialität.*

internationales. Le dernier demi-siècle a vu naître plus de cinquante superlangues ⁽¹⁾.

Dans la nuit du 31 mars 1879, le curé Schleyer, ne dormant pas, songeait aux meilleurs moyens de réaliser l'union des peuples. Aux bords du Rhin, il avait trop entendu la chanson d'Arndt (que la patrie allemande, c'est la langue allemande) pour chercher ailleurs que dans le langage l'unité du genre humain. Partant de la plus répandue des langues qui emploient l'alphabet, la langue anglaise, Schleyer veut, par des simplifications, additions et corrections, en faire la langue du monde. *World et speak* offrent des difficultés à certains gosiers ; réduits à *vola* et à *puk*, ils ont baptisé le *volapuk*. Aux radicaux anglais, le nouvel Adam ajoute des radicaux latins et allemands ; et il prend pour devise : *Menade bal, puki bal* (A une humanité une langue). Dix ans après la vision de Schleyer, le volapuk avait, de Paris au Cap et de San Francisco à Melbourne, 283 clubs, plus de 1600 diplômés, un million d'adhérents.

Hélas ! le volapuk ne compte pas cinquante automnes, et il sert aussi peu que le grec homérique aux négociations franco-allemandes et même, peut-être, au successeur de Schleyer dans la cure de Litzelstetten. Des millions de lettres moulées et de minutes pensives sont oubliées avant d'avoir produit un traité durable ou une vérité nouvelle. Tous ces assignats sur l'avenir de l'humanité se démonétisent comme les assignats de la Révolution sur la vente des biens nationaux. Les mots vont vite. Or, *pour faire une langue universelle, il faudrait faire une langue perpétuelle.*

Un mot volapuk, cependant, a survécu et est entré dans le vocabulaire des nations civilisées : c'est le mot *volapuk* lui-

(1) L. COUTURAT et L. LEAU, *Histoire de la langue universelle*, Hachette 1903 ; ID., *Les nouvelles langues internationales*, chez le trésorier de la Délégation, M. Couturat, 7, rue Pierre-Nicole, Paris (5^e).

même, et il indique aux étymologistes un fait et une illusion.

Voici le fait indiqué par le mot *vola* (*world*).

L'allemand et l'anglais mutiplient les composés commençant par *Welt-* et *world* ⁽¹⁾ : *Weltwirtschaft*, *Weltpolitik*, *Weltstadt*, *Weltsprache*, etc. Pour rendre l'idée contenue dans ce monosyllabe, il conviendrait, souvent, d'employer les longs mots *universel* ou *œcuménique* ; le succédané *mondial* fait parfois sourire ⁽²⁾. Ces néologismes correspondent à des situations nouvelles : l'obsession du monde à exploiter change la technique et le langage. L'Europe ne connaît plus guère de grande industrie qui ait à l'intérieur d'une seule nation toutes ses matières premières et toute sa clientèle. Elle n'a plus guère non plus de langues qui ne reçoivent du Nord et du Midi, d'Amérique et d'Orient, des mots rapidement acclimatés. Le contingent de mots communs à l'anglais, au français, à l'allemand, s'accroît chaque année. Europe, Amérique, Inde, Australie, se trouvent plus mêlées l'une à l'autre que ne l'étaient la Provence et la Flandre au temps de Rivarol. De l'idéal planétaire, le commerce, l'industrie et la politique nous rapprochent plus et mieux que l'utopie de Thomas Morus, les uchronies de Renouvier et de Wells et l'uphonic de Schleyer. Dès 1890, A. Liptay relevait dix mille mots communs aux nations occidentales, soit à un tiers de l'espèce humaine. Elle était donc toute trouvée, la *langue catholique* ⁽³⁾, *Gemein-*

⁽¹⁾ Arch. Cary COOLIDGE, *The United States as a world power* (New York, The Macmillan Company, 1918) : « Twenty years ago the expression « world power » was unknown in most languages ; to-day it is a political common place, bandied about in wide discussion ».

⁽²⁾ Peut-être parce qu'on l'applique à des œuvres plus verbales que mondiales.

⁽³⁾ L'ouvrage de Liptay parut en espagnol (*La lengua catolica*, Paris, 1890 Roger et Chernovitz), en français (*Langue catholique. Projet d'un idiome international sans construction grammaticale*, Paris, 1892, Bouillon) et en allemand (Leipzig, 1891, Brockhaus). Voir *Positive Weltanschauung*, t. V de *Religion der Menschheit* (éd. Molenaar), Leipzig, Wigand, 1906.

sprache der Kulturvölker. Dix mille mots intelligibles à un milliard d'oreilles, n'était-ce pas un bilan de nature à guérir les inventeurs de langues que nul ne parle ?

Tel est le fait du *mondialisme*.

Voici maintenant l'illusion linguistique, qui réside dans le mot *puk* (*speak*). Extraire de langues mortes et vivantes des radicaux, des suffixes et des flexions, les refondre en une nouvelle langue plus rationnelle, travailler sur les idiomes comme Liebig sur les bovidés, c'est méconnaître la nature du langage. Nietzsche se demandait à quoi aurait servi un siècle d'études linguistiques, si la connaissance des lois du langage ne préparait pas un instrument de communication intellectuelle pour tous les hommes.

La réponse est très simple.

Il n'y a pas de science du langage.

Il n'y a pas de science du langage, parce que les mots ne sont pas des choses, et n'ont pas en eux-mêmes le principe de leur développement.

Une science véritable comporte un fait élémentaire mesurable, indéfiniment reproduit et homogène ; une méthode constante qui permet à tous les savants de collaborer, de se répondre, de se continuer ; et enfin et surtout des résultats décisifs ou lois scientifiques, qui permettent de prédire et d'agir.

Où est le fait mesurable ? Le phonème et l'image qu'il provoque ne sont pas des phénomènes naturels, mais bien des phénomènes artificiels. Un même phonème ne provoque pas la même image dans divers groupes linguistiques. Alors qu'il n'y a de science que du général, les traités de linguistique sont pleins de termes géographiques et historiques. Quand Destutt de Tracy fait de l'idéologie une branche de la zoologie, quand Fr. Bopp s'imagine faire œuvre de physicien, quand Schleicher présente sa *glottique* comme un fragment de l'histoire naturelle

de l'homme, quand le jeune Renan se figure que le radical est en linguistique ce que l'atome est en chimie, ces auteurs confondent le physique et le moral, la science et l'histoire, la nature et l'homme ; ils ont trop l'air de faire du langage un quatrième règne de la nature. Leur terminologie leur fait illusion. Mais comparaison n'est pas raison, et métaphore l'est moins encore.

Quand on dit que le français *homme*, l'italien *uomo*, l'espagnol *hombre*, viennent du latin *homo, hominem* ; que l'anglais *pound*, l'allemand *Pfund*, viennent du latin *pondus* ; que le français *évêque* et l'allemand *Bischof* viennent du grec *episcopos* ; que le grec *thugater*, l'allemand *Tochter*, l'anglais *daughter*, sont des variantes du même mot indo-européen, on constate non pas des phénomènes naturels, mais bien des faits historiques analogues à ceux-ci. La pirogue, la nacelle, la caravelle, le steamer, proviennent du premier tronc d'arbre que nos ancêtres ont fait flotter ; — la redingote du bourgeois continental procède de la tenue du cavalier anglais, *riding coat*. Sans doute, *budget* vient de *bulga* ou bourse celtique par le normand *bougelle* ; et la grenouille vient de l'œuf par l'intermédiaire du têtard. Mais on peut mesurer, peser, analyser chimiquement l'œuf, le têtard, la grenouille ; et l'évolution ou métamorphose : œuf-têtard-grenouille, s'accomplit sans intervention humaine ; tandis que le cuir ne deviendrait pas bourse *motu proprio*, et ne formerait jamais un budget s'il n'y avait pas de politique humaine. Le mot suit la chose sur les marchés, mais il n'est pas la chose. Et l'univers contient infiniment plus de choses qu'il n'y a de mots sur la terre. Des mots masculins et des mots féminins auraient beau habiter la même page du même dictionnaire pendant des siècles, ils n'engendreront jamais d'eux-mêmes un troisième mot.

Bopp, Schleicher, et même Max Muller, auraient dû relire les remarques judicieuses de Joachim du Bellay : « Les langues

ne sont pas nées d'elles-mêmes en façon d'herbes, racines et arbres, les unes infirmes et débiles en leurs espèces, les autres saines et robustes, et plus aptes à porter le faix des conceptions humaines ; mais *toute leur vertu est née au monde du vouloir et arbitre des mortels* ».

Il n'y a donc pas plus de science du langage qu'il n'y a de science du roucoulement ou du mugissement, ni de science de la mode ou de la peinture ou de la musique. S'il y avait une science de la musique, ce serait l'acoustique. S'il y avait une science de la parole, ce serait l'acoustique aussi. Or, les principes de l'acoustique sont valables en dehors de toute convention grammaticale ou musicale.

Que sont les méthodes de la linguistique ?

Michel Bréal disait en présentant sa traduction de Bopp : « Les travaux de linguistique ne manquent pas en France. Parmi ces travaux, nous en pourrions citer qui sont excellents et qui valent à tous égards les plus savants et les meilleurs de l'étranger. Mais la plupart nous semblent loin de révéler cette série continue d'efforts et cette unité de direction qui sont la condition nécessaire du progrès d'une science. On serait tenté de croire que la linguistique n'a pas de règles fixes, lorsque, en parcourant le plus grand nombre de ces ouvrages, on voit chaque auteur poser des principes qui lui sont propres et expliquer la méthode qu'il a inventée. Très différents par le but qu'ils ont en vue et par l'esprit qui les anime, ces livres s'ignorent les uns les autres ; chaque écrivain, prenant la science à son origine, s'en constitue le fondateur et en établit les premières assises. Par une conséquence naturelle, la science, qui change continuellement de terrain, de plan et d'architecte, reste toujours à ses fondations. Ce n'est pas de tel ou tel idiome, encore moins d'un point spécial de philologie que traitent ces ouvrages à vaste portée : leur objet habituel est de rapprocher des familles de langues dont rien jusque-là ne

faisait pressentir l'affinité, ou bien de se prononcer sur l'unité ou la pluralité des races du globe, ou de remonter jusqu'à la langue primitive et de décrire les origines de la parole humaine, ou enfin de tracer un de ces projets de langue unique et universelle dont chaque année voit augmenter le nombre. A la vue de tant d'efforts incohérents, le lecteur est tenté de supposer que la linguistique est encore dans son enfance, et il est pris du même scepticisme qu'exprimait saint Augustin quand il disait, à propos d'ouvrages analogues, que l'explication des mots dépend de la fantaisie de chacun, comme l'interprétation des songes. »

N'ayant ni un élément naturel ni une méthode scientifique, la phonétique et la sémantique, comme l'idéologie et la sociologie, restent de ces pseudo-sciences dont on n'a encore trouvé que le titre, et où la multiplicité des terminologies est compensée par la nullité des résultats.

« Supposez un homme assis au bord d'une rivière, qui s'appliquerait à considérer avant tout la réflexion des objets dans l'eau, à en saisir tous les reflets, les nuances, à en déterminer les rapports, les plans, les perspectives et les profondeurs apparentes ; que penseriez-vous de cet homme s'il posait comme premier principe que les reflets qu'il observe n'ont rien de commun avec les objets du rivage, avec l'état des bords ou du fond, que son étude ne se rattache en rien à cette partie de la physique qu'on appelle l'optique, et qu'il n'a rien de mieux à faire que de s'en passer ? Vous diriez que ce contemplateur est peut-être un peintre, un paysagiste, à qui il suffit, comme au Canaletto, d'observer, pour les reproduire, les couleurs et les transparences, mais que certes, ce n'est pas un vrai savant ». Cet apologue que Sainte-Beuve appliquait à la psychologie, s'applique non moins exactement à une linguistique qui prétendrait détacher le langage de son support social.

Aussi M. Bergeret se disait à lui-même : « Monsieur Bergeret, vous êtes étranger à la vraie science du langage, qui n'est pénétrée que par des esprits larges, droits et puissants. Monsieur Bergeret, vous n'êtes pas un savant, vous n'êtes capable ni de reconnaître ni de classer les faits du langage. Michel Bréal ne prononcera jamais votre nom méprisé ».

C'est en France, pourtant, qu'est née la géographie linguistique, et c'est en France que, cent ans après, elle a donné ses observations les plus suggestives. M. Brunot vous a parlé de l'enquête organisée dans l'empire. Napoléon disait (19 avril 1807) : « La grammaire serait plus susceptible que la littérature de devenir l'objet d'une école spéciale ; il y a là un fonds plus abondant d'observations, de comparaisons ; elle tient à l'origine des sensations, car la manière de parler vient de la manière de sentir ; mais cette science, qui se confond avec l'idéologie, est encore dans une si grande obscurité que la seule application utile qui en ait été faite est relative aux sourds-muets ; dans cet établissement consiste la véritable école spéciale de grammaire ».

Le premier professeur de grammaire générale à l'École Normale, en l'an III, avait été, en effet, l'abbé Sicard, élève et successeur de l'abbé de l'Épée dans l'enseignement des sourds-muets.

Les destinées des mots parmi les hommes qui ne sont ni sourds ni muets, appartiennent à l'histoire et à la géographie. *La vraie grammaire, c'est la politique.*

M. J. Gilliéron, après avoir mené à bonne fin son immense travail de l'*Atlas linguistique de la France*, vient de proclamer *La faillite de l'étymologie phonétique* ⁽¹⁾.

⁽¹⁾ *Étude sur la défektivité des verbes — La faillite de l'étymologie phonétique — Résumé de conférences faites à l'École pratique des hautes études.* En vente à la

Où sont, en effet, les résultats positifs de la glottique ?

Une science véritable expose la marche des phénomènes de manière que les vrais savants puissent prédire ces phénomènes et parfois même agir sur eux quand les éléments sont à leur portée. La science permet tout au moins de calculer d'avance le résultat de nos actes par rapport au monde extérieur. La mécanique céleste étant une science, Leverrier a pu calculer la masse, l'orbite et la position de l'astre inconnu qui influençait le mouvement de la planète Uranus ; et il a, le 1^{er} juin 1846, annoncé publiquement à l'Académie des sciences quelle serait la place de la planète perturbatrice dans le ciel du 1^{er} janvier 1847. Galle, qui à l'observatoire de Berlin travaillait à la carte de la région céleste désignée, aperçut, dès le 23 septembre, Neptune (ainsi fut baptisée la plus lointaine et la dernière connue des planètes, qui se trouvait à son poste le jour de l'an).

Mais qui oserait se présenter en Leverrier de la linguistique ? ou seulement de la phonétique française ?

L'avenir grammatical dépend de l'avenir social. Une langue n'éveille les mêmes images dans plusieurs générations d'esprits que par des séries ininterrompues d'inventions et de conventions. Pour faire œuvre grammaticale sérieuse et durable, il faut donc assurer la permanence d'une institution politique et d'une instruction publique. *Une langue devient universelle dans la mesure où elle prépare la république universelle et la terminologie universelle.*

L'avenir social n'étant à personne, l'avenir grammatical n'est connu de personne.

librairie Beerstecher, Neuveville, canton de Berne (Suisse), 1919. « Il est regrettable, dit-il (p. 96), qu'en deçà du Rhin, on ait usé partout et toujours, pour observer le français, de bécicules qui portent la marque *made in Germany*.

Nul ne sait, question profonde !
 Ce que perdrait le bruit du monde
 Le jour où Paris se tairait !

Il se taira pourtant ! — Après bien des aurores,
 Bien des mois, bien des ans, bien des siècles couchés,
 Quand cette rive où l'eau se brise aux ponts sonores
 Sera rendue aux juncs murmurants et penchés ;
 Quand la Seine fuira de pierres obstruée,
 Usant quelque vieux dôme écroulé dans ses eaux,
 Attentive au doux vent qui porte à la nuée
 Le frisson du feuillage et le chant des oiseaux.

Il n'y a pas de science du langage ; mais il y a une histoire du langage. Il n'y a pas de glottique ; mais il y a des glossaires. Il n'y a pas encore de langage unique ; mais il y a déjà des langues entendues de l'univers.

Ce que le bruit du monde a gagné à ce que Paris ne fût pas sourd-muet, ce que la conscience humaine a recueilli des délibérations françaises sur le vrai et le faux, sur le juste et l'injuste, apparaît à ceux qui étudient les dictionnaires européens.

Le destin des mots ne s'explique que par le destin des choses désignées ; et le succès universel des gallicismes est dû aux révolutions et aux inventions que la grande nation a communiquées à l'espèce humaine. C'est là « l'étrange aimant de la France » dont parlait Rostoptchine ⁽¹⁾, la « véritable magistrature » que la France exerce sur l'Europe ⁽²⁾.

Puisque nul n'a pu jusqu'ici naturaliser dans toutes les nations une langue de son invention, ne conviendrait-il pas d'universaliser la langue du gouvernement le plus éclairé ? Lavoisier avait indiqué le devoir qui n'avait encore été compris nulle part : « Législateurs ! il ne suffit pas d'organiser l'édu-

(1) Emile HAUMANT, *La culture française en Russie*, 2^e éd., Hachette 1913.

(2) J. DE MAISTRE, *Considération sur la France*, chap. II.

cation de l'enfance et de la jeunesse ; il faut organiser l'éducation de l'espèce humaine, et c'est aux sciences qu'est exclusivement réservé cet inappréciable avantage » (1). Pour être durable, la gloire d'un peuple doit être associée aux intérêts permanents du genre humain : et l'homme n'a pas d'intérêt plus grave et plus constant que la connaissance de la nature.

Une assemblée s'est rencontrée d'une profondeur d'esprit incroyable ; impitoyable comme Saturne et Jéhovah envers ses propres fils ; capable d'entreprendre la réforme du monde physique et moral, de l'annoncer et de tenir parole. Que le sort des assemblées délibérantes paraît hasardeux en temps de guerres et de révolutions ! Il fut donné à la Convention nationale de prévaloir contre les rois et d'élever, pour tous les peuples qu'elle réveillait, un phare de vérité et d'espérance. « Calme, pensive, amie de la science et de la beauté, elle réformait le calendrier, créait des écoles spéciales, décrétait des concours de peinture et de sculpture, fondait des prix pour encourager les artistes, organisait des salons annuels, ouvrait le Muséum, et, à l'exemple d'Athènes et de Rome, imprimait un caractère sublime à la célébration des fêtes et des deuils publics » (A. France).

La Convention qui, en établissant le système décimal, le mètre, le litre, le gramme, l'Ecole Normale, l'Ecole Polytechnique, le Bureau des longitudes, le Muséum d'histoire naturelle, la république française et l'Institut de France, avait fait du français le précepteur du genre humain, adopta la plus clairvoyante et la plus féconde des politiques grammaticales possibles. L'abbé Grégoire, en séance du 16 prairial an 2^e, fit rapport sur la nécessité et les moyens d'anéantir les patois et d'universaliser l'usage de la langue française. Les deux sciences les plus utiles et les plus négligées, disait-il,

(1) Ed. GRIMAUD, *Lavoisier*, 2^e éd., Alcan 1896, p. 249.

sont la culture de l'homme et celle de la terre : personne n'a mieux senti le prix de l'une et de l'autre que nos frères les Américains, chez qui tout le monde sait lire, écrire et parler la langue nationale. L'homme sauvage n'est pour ainsi dire qu'ébauché : en Europe, l'homme civilisé est pire ; il est dégradé. Nous n'avons plus de provinces, et nous avons encore environ trente patois qui en rappellent les noms : le bas breton, le normand, le picard, le rouchi ou wallon, le flamand, le champenois, le messin, le lorrain, le franc-comtois, le bourguignon, le bressan, le lyonnais, le dauphinois, l'auvergnat, le poitevin, le limousin, le provençal, le languedocien, le velayen, le catalan, le bearnais, le basque, le rouergat et le gascon. Au nombre des patois on doit placer encore l'italien de la Corse, des Alpes Maritimes, et l'allemand des Haut et Bas Rhin, parce que ces idiomes y sont très dégénérés. Enfin, les Nègres de nos colonies, dont vous avez fait des hommes, ont une espèce d'idiome pauvre comme celui des Hottentots, comme la langue franque, qui, dans tous les verbes, ne connaît guère que l'infinitif. Au moins six millions de Français, surtout dans les campagnes, ignorent la langue nationale ; un nombre égal est à peu près incapable de soutenir une conversation suivie ; en dernier résultat, le nombre de ceux qui la parlent purement n'excède pas trois millions ; et probablement le nombre de ceux qui l'écrivent correctement est encore moindre. Ainsi, avec trente patois différents, nous sommes encore, pour le langage, à la tour de Babel, tandis que pour la liberté nous formons l'avant-garde des nations. Quoiqu'il y ait possibilité de diminuer le nombre des idiomes reçus en Europe, l'état politique du globe bannit l'espérance de ramener les peuples à une langue commune. Cette conception, formée par quelques écrivains, est également hardie et chimérique. Une langue universelle est dans son genre ce que la pierre philosophale est en chimie. Mais au moins on peut uniformer le langage

d'une grande nation, de manière que tous les citoyens qui la composent, puissent sans obstacle se communiquer leurs pensées. Cette entreprise, qui ne fut pleinement exécutée chez aucun peuple, est digne du peuple français, qui centralise toutes les branches de l'organisation sociale, et qui doit être jaloux de consacrer au plus tôt, dans une république une et indivisible, l'usage unique et invariable de la langue de la liberté. Sur le rapport de son comité de salut public, la Convention nationale décréta, le 8 pluviôse, qu'il serait établi des instituteurs pour enseigner notre langue dans les départements où elle est moins connue ». De son côté Barrère, dans son rapport, mettait en garde ses collègues jacobins : « Le fédéralisme et la superstition, dit-il, parlent le bas breton ; l'émigration et la haine de la république parlent l'allemand ; la contre-révolution parle l'italien, et le fanatisme parle le basque. Brisons ces instruments de dommage et d'erreur ».

Concassées en 83 départements, les provinces furent hors d'état de nuire. Lafayette avait écrit à Dietrich, maire de Strasbourg (22 janvier 1792) : « Envoyez-moi des exemplaires du manifeste de M. de Condorcet en français et en allemand. Ne serait-il pas utile de composer, en français et en allemand, un petit avis aux soldats étrangers, pour leur montrer qu'ils sont des nigauds de se battre contre eux-mêmes pour leurs princes ? » « Jamais, raconte Arago, je n'ai mieux apprécié la mesure intelligente par laquelle l'Assemblée constituante supprima l'ancienne division de la France en provinces, et lui substitua la division en départements, qu'en parcourant pour ma triangulation les royaumes espagnols limitrophes de Catalogne, de Valence et d'Aragon. Les habitants de ces trois provinces se détestaient cordialement... Telle était leur animosité, en 1807, que je pouvais à peine me servir à la fois de Catalans, d'Aragonais et de Valenciens, lorsque je me transportais avec mes instruments d'une station à l'autre ».

L'Europe, en effet, était pleine de gouvernements basés sur la sottise publique et les crimes anciens. La multiplicité des langues, favorable aux préjugés, était cultivée par ceux que Bonaparte nommait « les ânes héréditaires ». François II disait à l'ambassadeur de France : « Mes peuples sont étrangers les uns aux autres, et c'est tant mieux. Ils ne prennent pas les mêmes maladies en même temps. En France, quand la fièvre vient, elle vous prend tous le même jour. Je mets des Hongrois en Italie et des Italiens en Hongrie. Chacun garde son voisin, ils ne se comprennent pas et se détestent. De leurs antipathies naît l'ordre, et de leur haine réciproque la paix générale ». Cette politique habsbourgeoise, qui était le contrepied de celle de la Convention, a duré près d'un siècle ; et la Constitution de 1867, par une égale méconnaissance de la grammaire, de l'histoire et de la raison, proclama l'égalité de droits entre les langues dans l'école, les fonctions et la vie publique. L'égalité des langues équivaut à l'égalité de la brouette et de l'auto, du pousse-pousse et de l'avion, du gong et du haut-parleur.

Ex falso sequitur quodlibet. Chassés de Belgique, d'Italie, d'Allemagne, de Bohême et de Hongrie, les gouvernants incapables de Vienne ont prouvé, s'ils n'ont compris, que les noms propres, les prénoms et les numéros, les souvenirs, les préjugés et les mensonges, ne résistent plus à la syntaxe et à la raison.

Les trabans, les hulans et les obusiers, n'ont pas plus sauvé la double monarchie que le califat, tandis que la république française, orientée par l'abbé Grégoire dans la bonne voie grammaticale, subsiste encore, et jouit, parmi les quatre cents langues imprimées, d'une audience incomparable.

Si l'histoire des deux Babels, celle de Paris et celle de Vienne, est édifiante au point de vue politique, elle ne l'est pas moins quant à l'action de la science sur la société humaine, et partant sur le langage.

Le général Bonaparte, élu à l'Institut, écrivait au président, le 6 nivose an VI : « Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance. L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines. La vraie puissance de la république française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qu'elle ne lui appartienne ».

« Le grand dogme français, dit Renan, c'est l'unité de la gloire, la communauté de l'esprit humain, l'assimilation de tous les ordres de services sociaux en une légion unique, créée, maintenue, sanctionnée, couronnée par la patrie. Le génie de la France avait déjà donné la mesure de sa largeur en créant Paris, ce centre incomparable, où se rencontrent et se croisent toutes les excitations, tous les éveils, le monde, la science, l'art, la littérature, la politique, les hautes pensées et les instincts populaires, l'héroïsme du bien, par moments la fièvre du mal. Le cardinal de Richelieu, en fondant l'Académie française sur des fondements assez forts pour durer autant que la monarchie, la Convention nationale en décrétant l'Institut, le premier Consul en établissant la Légion d'honneur, furent conduits par la même pensée : c'est que l'Etat, fondé sur la raison, croit au bien et au vrai et en voit la suprême unité ».

La France a souvent agi de façon que le principe de sa conduite pût servir de principe à une législation universelle. Elle a travaillé pour tous les peuples et pour tous les siècles. Et les siècles et les peuples ont ratifié sa morale par les mots français qu'ils ont adoptés. « Les mesures républicaines, déduites de la grandeur de la terre, renferment l'espérance d'une adoption générale de la part des autres nations, auxquelles la nature, qui est de tous les temps et de tous les lieux, les offre ainsi qu'à nous ». Ainsi raisonnait la Commission des poids et mesures nommée par la Convention. Paroles plus

prophétiques que celles de la Sibylle : car Tokio et Moscou viennent d'adopter le système métrique des poids et mesures.

La révolution qui a substitué l'Etat à l'Eglise et la physique à la théologie, a substitué le français au latin dans la direction de l'esprit humain. Elle a été particulièrement sensible dans les Pays-Bas autrichiens, pays de moines, de latin et de patois. La loi du 3 brumaire an IV établissait neuf écoles centrales dans nos neuf départements. Un Montois ⁽¹⁾ écrivait en 1819 : « A l'époque où Mons a possédé l'Ecole centrale, dont les élèves sont encore aujourd'hui facilement reconnus, le sommeil qui engourdissait la plupart de nos facultés intellectuelles se dissipa tout à coup ; du sein de notre jeunesse, naguère nourrie d'ignorance et de préjugés, sortirent, comme par enchantement, des mathématiciens, des idéologistes ; cette ville, où la langue française, pourtant la seule usuelle, était impitoyablement défigurée par les hommes les plus instruits, vit des orateurs se former en quelques mois ; aux conversations insignifiantes et vulgaires, déjà succédaient de toutes parts les entretiens spirituels ou savants. Le retour de l'enseignement *collégien*, en 1802, nous a replongés dans notre ancienne léthargie mentale ».

Le code civil, en disséquant les fortunes, et l'Université de France, en organisant l'enseignement secondaire, ont multiplié le nombre des familles de langue française. Alors qu'à l'armée de Condé, autour de Chateaubriand, les émigrés jargonnet breton, périgourdin et patois, les citoyens des administrations départementales emploient la même langue française de Brest à Strasbourg et de Dunkerque à Perpignan.

La victoire des Prussiens ramena les Bourbons, le latin et la léthargie mentale. Damiron ⁽²⁾ le constate avec douleur :

(1) F. PARIDAENS, *Mons*, p. 236.

(2) *Essai sur l'histoire de la philosophie en France au 19^e siècle*, t. II (1828), pp. 125-126.

« On a ordonné, raconte-t-il, que les leçons se fissent en latin et sous la forme de l'antique argumentation. On philosophe en latin d'un bout de la France à l'autre avec le cérémonial et l'étiquette du vénérable syllogisme. Faux exercice, travail futile, dont donneraient assez l'idée des tacticiens de Napoléon qui instruiraient nos jeunes soldats aux coups d'épée des anciens preux et à l'art militaire de la chevalerie ».

La place abusive que les batailles de Leipzig et de Waterloo avaient procurée au latin, les batailles de Sadowa et de Sedan la donnèrent à l'allemand.

La république et la langue françaises ont enfin repris leur premier programme, et reconquis au profit de la raison l'audience de l'univers.

Barrett Wendell, professeur américain envoyé en 1904 pour conférencier dans les universités françaises, remarquait déjà : « Plus vous pénétrez le caractère des Français, et plus vous vous rendez compte qu'ils n'ont pas de qualité plus profondément spécifique que leur dévotion passionnée à ce que, dans le sens le plus large du mot, nous pouvons appeler la philosophie. Ce trait, qui a son origine dans une activité intellectuelle dont nous n'avons généralement pas idée, implique une très grande diversité d'opinions et de croyances. Le lieu commun, le bon sens, nous satisfont. Les Français sont passionnément, fiévreusement désireux de comprendre, d'expliquer et de contrôler. L'idée que tout peut être généralisé et réduit à un système, forme le centre de leur existence émotive... La science américaine serait très puissamment vivifiée si un plus grand nombre de nos étudiants venaient se placer sous l'influence française. L'influence des méthodes allemandes sur l'Amérique, durant les quatre-vingt-dix dernières années, a été admirable, mais peut-être excessive. Elle nous a appris à avoir le respect du fait et nous a donné la méthode dont nos premiers chercheurs manquaient. Mais

en même temps, elle a tendu à encourager la notion que l'objet et la fin de toute science était la collection méthodique des faits » (1).

Ce que Barrett Wendell observait dans l'ordre philosophique, Wells le remarquait (avant la guerre aussi) dans le domaine littéraire : « Au cours de la période prochaine, dit l'auteur des *Anticipations*, le français et l'allemand deviendront certainement des langues agrégatives. J'incline à croire que, des deux, le français se répandra davantage. Il existe, dans le monde, une prédisposition que partagent les Français eux-mêmes, à dénigrer grossièrement ce qui est français et à douter de la durabilité des entreprises françaises. Cela semble provenir de deux faits : les Français, en 1870, furent vaincus par les Allemands ; et ils ne possèdent pas les vertus prolifiques des lapins et des nègres. Mais ces considérations n'affectent guère l'expansion de la langue française. Le public qui lit le français est autre et beaucoup plus étendu que le système politique français actuel. Un ouvrage français est accueilli par un public intelligent et critique ; or, c'est une des choses qu'apprécie le plus l'écrivain. Enfin, les traducteurs français sont les plus vigilants et les plus capables du monde. Il suffit de contempler une librairie parisienne, en se souvenant d'une librairie anglaise, pour se rendre compte que le français occupe une position exceptionnelle. Je me rappelle avec quel étonnement je découvris, chez un libraire de l'avenue de l'Opéra, trois exemplaires d'une traduction des *Principes de psychologie* de William James — trois exemplaires d'un livre que je n'ai jamais vu, en Angleterre, ailleurs que sur les rayons de ma bibliothèque, moi qui suis pourtant un explorateur attentif des vitrines de libraires. Le livre anglais produit l'effet d'un objet vendu par un marchand de bric à brac, navré que la

(1) BARRETT-WENDELL, *La France d'aujourd'hui*, Paris, Nelson, 173 et 51.

chose soit un livre, et qui a fait de son mieux pour remédier à ce défaut. Tout le contenu de la boutique se compose de romans tout neufs ou de voyages illustrés, ou encore d'éditions dorées des classiques, fabriquées pour être vendues à vil prix comme cadeaux. Au contraire, la boutique du libraire français exhale un parfum de vie intellectuelle contemporaine. Actuellement déjà ces différences sont à l'avantage du français, et à l'avenir la balance penchera de plus en plus en sa faveur et contre l'anglais. Le français a aussi la supériorité sur l'allemand. Malgré le nombre plus important de livres publiés en Allemagne, il est douteux que le lecteur allemand ait devant lui un festin aussi varié et aussi complet que le lecteur français. Il existe une masse de romans allemands, probablement aussi dénués d'intérêt pour un étranger que l'est le roman populaire anglais ou américain. Comparé au français, l'allemand est une langue peu attrayante, peu mélodieuse, difficilement maniable, et affligée d'un alphabet hideux et confus, que l'Allemand est trop patriote pour abandonner. Il y a eu, en Allemagne, un mouvement très puissant en faveur de la pureté de la langue, mouvement parallèle à celui qui, en Angleterre, préconisait l'emploi exclusif des mots d'origine saxonne. Cette même tendance a grandement contribué, en Allemagne, à entraver la simplification de l'idiome, et elle a enrayé le développement des mots nouveaux d'origine classique. Elle a fait particulièrement obstacle à l'usage international des termes scientifiques et philosophiques ; et fréquemment, pour un Anglais ayant une connaissance spéciale de son sujet, il est plus facile de lire et d'apprécier un subtil ouvrage technique écrit en français que de pénétrer le sens précis des ouvrages populaires de la même langue. L'anglais, le français, l'italien, ont une certaine communauté de phraséologie technique et scientifique. En outre, les termes techniques chez ces peuples — n'étant pas mis en contact et en contraste

avec leurs racines grecques ou latines, aussi immédiatement et aussi constamment que le sont, avec leurs racines nationales, un grand nombre de termes techniques allemands dérivés de sources patriotiques — ont toute liberté pour revêtir une signification finale distincte de l'originelle. Pour la science qui se modifie et se transforme sans cesse, ceci a une très grande importance. L'expression technique allemande indigène reste gauche, et elle est compromise par ses relations et alliances journalières ; peu à peu, elle arrive à trainer derrière elle une chaîne sans cesse allongée de compagnes déplacées ; et ces nuances de sens, ces atténuations et ces restrictions qu'un Français ou un Anglais peut obtenir par un léger tour de phrase, l'Allemand doit y renoncer, ou bien surcharger péniblement son texte d'une nuée colossale de parenthèses. D'ailleurs, la langue allemande rencontre des frontières ennemies ; il y a des peuples hostiles qui redoutent la prépondérance germanique et qui ont pris à cœur d'empêcher l'emploi de l'allemand. Parmi les peuples slaves, hongrois et romans, le français attaque l'allemand de flanc avec des chances d'acquérir la suprématie. Ces deux langues doivent inévitablement en venir à un conflit aigu ; elles se livreront bataille pour la conquête linguistique de l'Europe, et peut-être du monde, probablement dans la grande région urbaine qui se formera sur les rives du Rhin. Politiquement, cette région s'étend à l'heure actuelle sur le territoire de six Etats différents, mais économiquement, elle ne formera plus qu'un seul Etat dans cinquante ans. Ce sera presque certainement la plus grande des régions urbaines du monde entier, sauf peut-être celle de l'Est des Etats-Unis, et celle des environs de Hankéou. Elle s'étendra de Lille à Kiel, enverra des prolongements, par la vallée du Rhin, jusqu'en Suisse, par la Moldau jusqu'à Prague, et sera la capitale industrielle du monde. Paris deviendra son *West End*, son quartier élégant

et aristocratique ; — et ses réseaux de chemins de fer et de routes nouvelles, comme une immense toile d'araignée, couvriront le continent. Même quand les industries des terrains houillers de la plaine auront fait place aux applications industrielles de l'électricité captée dans les montagnes, cette région conservera son avantage comme port extrême de la grande plaine du vieux monde. Des considérations de transit assureront son importance, et l'électricité lui sera amenée, par d'énormes câbles, des torrents qui dévalent des masses montagneuses de l'Europe centrale. Son port occidental sera peut-être Bordeaux ou Milford Haven, ou même quelque port de la côte Sud-Ouest de l'Irlande, à moins que — ce qui est fort peu probable — la rapidité et la sécurité du voyage par mer puissent un jour dépasser celles de la locomotion par terre. On ne voit pas comment cette grande région s'unifierait sans quelque compromis linguistique, — la germanisation par force des peuples de langue française étant une idée trop ridicule pour qu'on s'y arrête ⁽¹⁾. Je ne pense pas qu'aucune autre que ces trois langues agrégatives puisse vraisemblablement se défendre et tenir bon dans l'avenir. L'italien peut rester florissant dans la cité de la vallée du Pô, mais simultanément avec le français. L'espagnol et le russe sont de puissantes langues, mais, sans public qui les lise, comment prévaudraient-elles ? Et quel public de lecteurs peuvent-elles espérer l'une et l'autre ? Leur sort, à mon avis, est déjà décidé. Vers l'an 2000 toutes ces langues secondaires tendront, de plus en plus, à devenir les dialectes annexes de communautés bilingues où le français ou bien l'anglais, moins probablement l'allemand, auront l'avantage » ⁽²⁾.

⁽¹⁾ Feu Bissing a songé à l'expulsion et à l'expropriation des Wallons.

⁽²⁾ H. G. WELLS, *Anticipations, ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaine*, trad. Davray et Kosakiewicz, 11^e éd., 1904, pp. 271-277 ; J. BR. SCOTT, *Le français langue diplomatique moderne*, Paris, P. done 1924, pp. 206-209.

Une langue est une machine particulièrement complexe et d'un maniement délicat ; les motifs qui la font adopter tiennent parfois à ces raisons du cœur que la raison ne connaît pas. Comme l'humanité reste encore sentimentale et artiste, une langue réussit parfois dans le monde pour les mêmes motifs qui font admirer et aimer. La force morale d'un peuple, sa gloire, sa place dans le point de vue de l'humanité, résulte de l'histoire nationale ; et la puissance d'une langue vient de sa littérature. « De tous les peuples du globe, dit le cardinal Mercier, le plus attachant, le plus beau, le plus grand par le rayonnement de sa pensée, par le charme et la précision de sa langue, par la fécondité de son héroïsme chrétien, c'est le peuple français ». Entre Jérusalem délivrée et l'Espagne de la reconquête, entre la Renaissance italienne et les révolutions d'Angleterre, entre la Méditerranée et l'Atlantique, entre l'antiquité et l'avenir, la littérature française a été la harpe éolienne aux quatre vents de l'esprit. Des neiges canadiennes de Maria Chapdelaine aux Pamplemousses de Paul et Virginie, elle reflète les paysages de plusieurs climats. De Charlemagne à Napoléon, la France est l'écho sonore de mille ans de gloire. Attentive aux grandes pensées d'outre-monts et d'outre-mer, elle a souvent donné des mots d'ordre entendus et retenus par les nations éclairées. Parcourez la table des 200.000 noms des Atlas universels : et vous verrez que le nom franc, avec ses dérivés, s'y trouve le plus fréquent toponyme. Scrutez les langues européennes comme M. Seiler a scruté l'allemand et M. Salverda de Grave le hollandais : et vous verrez que les gallicismes forment le principal contingent d'emprunts modernes ; ils ont succédé aux hellénismes et aux latinismes, parce que la littérature française est la véritable héritière d'Athènes et de Rome. Enfin, dans l'enseignement secondaire et les écoles Berlitz des deux mondes, le français paraît encore la langue étrangère la plus étudiée. M. N. M. Butler la nomme la plus

précieuse des possessions humaines. « O littérature française ! s'écriait Carducci — toi qui as transfiguré l'univers et libéré le genre humain, misérable qui te renie, malheureux qui te méconnaît ! » A écouter des gens de divers métiers et de diverses nations, on est frappé de la diversité des raisons pour lesquelles on aime la France.

Comment la place d'une langue dans l'univers ne se ressentirait-elle pas des services rendus par cette langue à l'univers ? Si l'humanité se francise, c'est parce que la France a commencé par s'humaniser. Les peuples adoptent ce qui a été fait pour tous les peuples.

Depuis les entretiens de Descartes et de Pascal, le français a plus d'une fois donné l'impulsion aux éclaireurs de la pensée moderne. C'est le séjour de Paris, avec la conversation des savants et la lecture de Pascal, qui a orienté Leibniz vers les mathématiques, et vers sa principale découverte, le calcul infinitésimal. Les observations de Richer à Cayenne et la mesure d'un arc du méridien par l'abbé Picard ont confirmé Newton dans le pressentiment qu'il avait eu de la gravitation universelle : et les deux savants français figurent dans les immortels *Philosophiæ naturalis principia mathematica*.

Au cours de son mémorable voyage dans l'hémisphère austral, Charles Darwin s'étonne de trouver l'île de France aussi française que Calais ou Boulogne ; et à propos de la cécité acquise de certain rongeur brésilien, il se souvient des idées de Lamarck sur l'influence du milieu et l'évolution des espèces ⁽¹⁾.

(1) Ch. DARWIN, *Journal of researches into the natural history and geology* (éd. Th. Nelson & Sons, 1903, p. 578 et p. 71). « Voyez, dit Fogazzaro (*Ascensions humaines*, trad. Léger, Perrin, 1901, p. 101), observez au microscope cet obscur et minuscule Dr Grant, qui, dans le tourbillon du genre humain, apparaît un instant à peine au commencement de ce siècle. Il va, va, rencontre des volumes de Lamarck, en ressort tout teinté d'évolutionnisme, disparaît, va, va, chemine dans l'obscurité, reparait enfin, en 1825, sur une promenade publique de la ville

Faut-il rappeler l'action de Pasteur sur la stéréochimie, sur la théorie et la pratique de la fermentation, de la sériciculture, de la biologie, de la thérapeutique et sur la prolongation de la vie humaine ? Du Japon à l'Amérique, le monde a célébré naguère le grand bienfaiteur de l'humanité qui fut en même temps un grand et bon Français. Tant il est vrai que

Les serviteurs du monde en sont les seuls héros :
 Où naquit un grand homme, un empire est éclos.
 La terre qui l'enfante, illustrée et bénie,
 Monte de son niveau, grandit de son génie :
 Il conquiert à son nom tout ce qui le comprend.

Enfin, dans l'étude de la constitution de la matière, l'action de M. et M^{me} Curie sur les émules de Rutherford, de Soddy et de Lorentz n'est pas encore épuisée : M. Lorentz proclamait naguère l'immortalité de Curie, et M. Soddy écrit : « Les découvertes primordiales, d'ordre physique ou chimique, sur lesquelles s'est édifiée la science nouvelle de la radioactivité, ont été faites à Paris. Ainsi que tout le monde le sait, elles furent le fruit des travaux expérimentaux de trois illustres chercheurs français : M. Henri Becquerel et M. et M^{me} Curie ».

Plus près de nous encore, Einstein cite « le profond et sagace Henri Poincaré ». Et le premier radiotélégramme transmarin, le 20 mars 1899, était ainsi conçu : « M. Marconi envoie à M. Branly ses respectueux compliments par le télégraphe sans fil à travers la Manche, ce résultat étant dû en partie aux travaux de M. Branly ».

d'Edimbourg, rencontre un jeune homme de seize ans, puis se perd pour toujours dans les ténèbres. Le jeune homme ne s'aperçoit de rien, étudie, travaille, devient un homme, devient célèbre, examine cinquante ans après sa propre vie, et y retrouve une petite, une imperceptible trace de cette rencontre, une petite tache d'évolutionnisme et de Lamarck juste au point de son esprit où, en juillet 1837, sa théorie sur l'origine des espèces a jeté sa première racine pour se manifester en 1859. Telle est la voie suivie par l'idée de Lamarck jusqu'à Charles Darwin. •

Tant que les hommes seront sensibles à la gloire, la langue de la grande nation pourra favoriser le progrès universel. F. de Lesseps éprouvait un plaisir sans égal chaque fois qu'en pays lointain il entendait dire : « C'est un Français qui a fait cela ».

Autant la langue de Lavoisier, de Lamarck, de Laplace, d'Ampère, de Carnot, de Pasteur, de Curie, ouvre des perspectives sur la nature, autant celle de Lafayette et de Saint-Simon ⁽¹⁾ éveille les nations et les foules.

Déjà B. Franklin attribuait à l'universalité de la langue française le succès européen du traité de Voltaire sur la tolérance. C'est la lecture de J.-J. Rousseau qui change Kant ⁽²⁾ en moraliste : de la conscience du Vicaire savoyard est sorti l'impératif catégorique.

La langue de la Déclaration des droits de l'homme a remué plus d'idées et de peuples qu'aucune autre.

Voyez les progrès du français chez nous et autour de nous.

Des Wallons qui voulaient célébrer leur culte dans la langue de Calvin, étaient exposés, sous le régime espagnol, à être brûlés vifs. Des huguenots hennuyers partirent de Hollande pour l'Amérique, et s'établirent dans l'île de Manhattan ⁽³⁾. Ils fondèrent une nouvelle Avesnes (un de leurs chefs était

(1) M. E. VANDERVELDE, *Le socialisme contre l'Etat*, 7^e éd., 1918, p. 168, cite encore la définition de Saint-Simon : « Le but de l'Etat français est de réaliser le bien-être de ses membres par des travaux pacifiques d'une utilité effective ».

(2) Le second événement de la vie de Kant fut la Révolution française ; il écrivait (1796) : « Die Revolution eines geistreichen Volkes, die wir in unseren Tagen haben vor sich gehen sehen, mag gelingen oder scheitern... diese Revolution, sage ich, findet doch in den Gemütern aller Zuschauer eine Theilnehmung dem Wunsche nach, die nahe an Enthusiasmus grenzt. Ein solches Phänomen in der Menschengeschichte vergisst sich nicht mehr ». Mais Kant, vieux et faible, ne put faire la république, qu'il considérait comme la condition préalable de la paix universelle.

(3) Dr Jules JEHIN DE PRUME, *Nova Belgica. La contribution belge aux Etats-Unis*, « Le Bulletin », Montréal, A. P. Pigeon-Limitée, 1924.

d'Avesnes en Hainaut). Les Hollandais en firent Nieuw Amsterdam. Les Anglais, qui s'en emparèrent en 1664, l'ont baptisée New-York.

Cette bourgade est devenue la plus grande ville du monde. Les blancs qui avaient fui en Amérique la persécution et la misère, forment, depuis le 4 juillet 1776, une république indépendante. Jefferson (1), l'un des artisans et présidents de cette république, était nourri de littérature française, et disait : « Tout homme a deux patries : la sienne et la France ». Lafayette, qui était allé combattre pour la république naissante, a rapporté à l'Europe l'idée qu'il était possible de fonder un gouvernement sur la raison. Sa Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, votée par l'Assemblée constituante, a fini par pénétrer dans l'esprit des sujets européens. La liberté pour tous les hommes, l'égalité de tous les hommes devant la loi, la fraternité de tous les hommes, demeurent le programme de la république française. Ces idées ont fait la Grèce et la Belgique, l'Italie et la Roumanie, les Etats-Unis du Brésil et la république portugaise, la Pologne et la Tchécoslovaquie. « On aperçoit la clarté de la France sur la face de tous les peuples de l'univers » (V. Hugo). Et dans les villes belges plus encore que dans les villes grecques, italiennes, roumaines, brésiliennes, portugaises, polonaises et tchèques, des adolescents de plus en plus nombreux apprennent la langue du Code civil et de l'Université de France. L'Amérique, de son côté, se souvient des huguenots wallons et de Calvin, de Guillaume le Taciturne et de Coligny, de Lafayette et de Rochambeau. Elle a libéré l'Europe comme les Français et les Anglais, après avoir appris le grec, ont libéré la Grèce. Plus grand, plus noble et plus fort que Chateau-

(1) Jefferson traduisit et fit enseigner le *Commentaire sur Montesquieu*, de Destutt de Tracy (PICAVER, *Les idéologues*, p. 383).

briand criant en vain : *Leonidas !* sur l'emplacement de Sparte, un descendant des calvinistes wallons de 1624, le général Pershing, est venu dire en 1918 : *Lafayette, nous voici !*

Malheureusement, tant de laquais avaient chanté les délices de la servitude, que la langue de la Révolution se heurta à des malentendus tragiques. A Rome en 1798 elle ne trouva de républicains que les statues ; et l'Allemagne s'était habituée à fournir sa chair à canon. Le cas de Wagner montre où en étaient les esprits les plus vifs.

L'éditeur Brockhaus avait chargé son beau-frère, le jeune Richard Wagner, de corriger les épreuves de l'*Histoire universelle* de Becker, revue par Lœbell. Les feuilles consacrées à la Révolution inspiraient au prote novice une aversion telle qu'il lui fallut plus tard un véritable effort pour comprendre ces événements prodigieux. « Quelle ne fut donc pas ma surprise — raconte-t-il — de me voir un jour pour ainsi dire mêlé à des événements politiques analogues à ceux que racontaient mes feuilles d'épreuves. Les éditions spéciales du *Journal de Leipzig* annoncèrent tout à coup que la révolution de Juillet venait d'éclater à Paris. Le roi de France était détrôné. Lafayette, ce même Lafayette qui venait de traverser mon imagination ainsi qu'un personnage de féerie historique, parcourait à cheval les rues de Paris, et le peuple l'acclamait. Comme alors aussi, la garde suisse avait été massacrée devant les Tuileries, et le nouveau souverain ne trouvait rien de mieux, pour conquérir la faveur populaire, que de se faire proclamer roi-citoyen. Le sentiment de vivre à une époque où s'accomplissaient de telles choses, devait naturellement produire une impression profonde sur un jeune homme de dix-sept ans. Pour moi, l'histoire politique du monde a existé à partir de ce jour-là. Bien entendu, je pris parti pour la Révolution, qui m'apparaissait comme la lutte courageuse et victorieuse d'un peuple combattant pour son

idéal sans se souiller des excès de la première Révolution française. Des émeutes plus ou moins graves ayant bientôt éclaté un peu partout en Europe, et les pays allemands en ayant été secoués aussi, je restai longtemps dans l'attente fiévreuse de leurs suites. Pour la première fois, je fus rendu attentif aux causes de ces mouvements qui m'apparaissaient comme une des faces de la lutte entre les formes usées du passé et les espoirs nouveaux de l'humanité. »

Si les principaux auteurs allemands depuis la mort de Goethe : Liebig, Henri Heine, Lassalle, Karl Marx, Richard Wagner, sont venus à Paris, la Prusse même est restée en proie à l'erreur grammaticale et sociale. L'Académie de Berlin, après Iéna, abandonna la langue qui avait fait l'éducation de Frédéric II, du jeune Wolfgang Goethe et du professeur Kant. Et pour l'armée prussienne de 1813, E. M. Arndt composa la chanson :

*Was ist des Deutschen Vaterland ?
Soweit die deutsche Zunge klingt.*

Sourds à la voix de leurs véritables bienfaiteurs, des myriades de malheureux se sont fait tuer pour le roi de Prusse et l'alphabet gothique. Donner pour fétiches à un peuple sa propre grammaire, ou les noms et prénoms de sa dynastie, c'est le tourner vers son passé, et par conséquent lui infliger l'inversion de l'esprit. Certes, le conseil de revenir à sa jeunesse est aussi vain pour les nations que pour les vieilles femmes. Mais proposer aux troupes d'Europe l'exemple de leur abominable passé, c'est leur faire tourner le dos à l'avenir et à l'humanité, où tout change.

Samuel Johnson l'avait déjà remarqué : faites traiter la politique par des grammairiens, et la politique deviendra une affaire grammaticale. L'instituteur prussien enseigna la divinité de son abécédaire, de son roi et de son casque à pointe. L'instituteur prussien proclamé vainqueur de Sadowa et de

Sedan enseigna aux enfants que Sadowa et Sedan étaient admirables.

Le culte, l'enseignement et la médecine, développés en allemand par les ministères de plusieurs royaumes, ont d'ailleurs produit des travaux volumineux et fait une profonde impression sur le XIX^e siècle. Des étudiants américains étaient arrivés à Göttingen après avoir lu la traduction anglaise de l'*Allemagne* de M^{me} de Staël. Les universités allemandes vantées par cette dame ont reçu de la bataille de Sedan un nouveau prestige : de très braves gens crurent que Mac Mahon et Bazaine avaient été vaincus par Kant et Hegel.

En 1911, M. G. Lanson ⁽¹⁾ constatait aux Etats-Unis, et particulièrement dans l'ancienne Louisiane, le recul du français devant l'allemand : pour 95.671 élèves qui étudiaient le français, il en trouvait 192.933 qui étudiaient l'allemand. Les proportions sont renversées depuis la guerre : en dix ans, le total des élèves étudiant le français dans les écoles secondaires américaines a passé de 130.000 à 540.000. Le français est de loin la première langue étrangère vivante étudiée du Canada à la Terre de feu. Les trois millions d'hommes que l'abbé Grégoire attribuait à la langue française, on les trouverait aujourd'hui soit dans la seule agglomération parisienne, soit parmi les écoliers étrangers des deux mondes, soit dans le seul Canada. Un statisticien américain n'a-t-il pas calculé que, si la natalité restait la même de part et d'autre, les Français canadiens seraient, en l'an 2000, aussi nombreux que les Français d'Europe ?

Frappé de l'erreur homicide des dynastes allemands, le gouvernement américain a aboli ces anachronismes néfastes. Après avoir purgé l'Europe de la vermine impériale, le président Wilson a voulu établir dans la capitale du calvinisme

(1) G. LANSON, *Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis*, Hachette 1912.

les Etats-Unis du monde. Depuis le refus du Sénat américain de ratifier le traité de Versailles, la Société des Nations est surtout une Société de nations européennes. Dans Genève qui accueille des délégués de diverses religions et de diverses races, le principal instrument de persuasion et de délibération est le français. M. Herriot, prônant aux amphictyonies de septembre 1924 l'union de la justice et de la force, était frappé du rayonnement moral de la France. La langue de la Déclaration des droits de l'homme est devenue la langue de la fraternité universelle. L'autre jour, 42 nations sur 47 ont voté en français. Le Bureau international du Travail reçoit une forte majorité de correspondances en français. Il est fort probable que les Etats-Unis d'Europe parleront français ou ne parleront jamais, c'est-à-dire n'arriveront pas à l'âge de raison avant que New-York ou Moscou ait organisé les Trusts Unis ou les Soviets Unis du monde.

Dans l'avenir dont nous n'entrevoions que la première aube, l'indice social sera-t-il le domicile, le corps de métier ou la matière première ? Dans l'humanité unique que la physique et la chimie préparent avec une activité accélérée, les jardins d'Armide, l'île d'Utopie et les idoles de toutes les tribus, s'effaceront de la mémoire des hommes avec les cauchemars de la barbarie millénaire ; et nos langues imagées rejoindront les hiéroglyphes et les cunéiformes dans l'oubli sans retour. La langue unique de notre petit globe terraqué sortira-t-elle d'une langue nationale, d'un argot syndical ou d'une nomenclature chimique ? Et les Bertillons futurs classeront-ils des alphabets, des outils ou des minerais ? Il serait aussi naïf de faire une langue pour une société à naître, que de dessiner un journal de modes pour les élégantes de l'an 3000. La grammaire dépend de la politique, et la politique dépend de la géographie, qui est subordonnée elle-même à la physique.

Paris, qui fut entre Florence et Londres le carrefour des littératures et l'Europe de l'Europe, sera-t-il, entre Moscou et New-York, la terre olympique des continents et des confessions ?

Les gallicismes du siècle : civilisation, république, système métrique, biologie, bactériologie, radioactivité, ont fait le tour du monde. C'est en français que M. Einstein a enseigné naguère à Jérusalem comme à Paris, que M. Vandervelde a harangué les Athéniens, que M. Voronof a conféré à Rome. M. de Monzie a entendu le discours français d'un délégué turc aux Soviets russes ; et la momie de Lénine est recouverte d'un drapeau rouge de la Commune de Paris. Parmi les rares bourgeois étrangers dont les traductions russes ont trouvé grâce devant la censure bolchévique, figurent quatre dramaturges belges de langue française : Verhaeren, Maeterlinck, Crommelynck et Soumagne (1).

Pour prendre la direction du genre humain, il ne faut à la république française que des opinions à la hauteur de sa fortune. Ses institutions et ses inventions, calculées en vue de l'homme et du monde, sont les plus capables de s'adapter aux inévitables et imprévisibles futuritions sociales. Or, « la langue qui se répand est celle du groupe qui apporte le principe d'organisation sociale, et la langue ou les langues qui fournissent les emprunts, sont celles par lesquelles s'exprime la culture » (2).

L'Académie de droit international de La Haye, dont les professeurs et auditeurs appartiennent à une foule de nations, donne tous ses cours en français. A l'inauguration de cette Académie de droit international, le 14 juillet 1923, le repré-

(1) Je dois ce renseignement à l'obligeance de M. Pierre DAVE, que je remercie vivement.

(2) A. MEILLET, *Les langues du monde* (Champion, 1924), p. 8.

sentant américain M. James Brown Scott concluait : « C'est le jour de la fête de la France moderne. Je ne puis pas mentionner le nom de cette grande nation sans une émotion personnelle, parce que c'est la participation généreuse de la France dans la Révolution américaine qui nous a procuré l'indépendance des Etats-Unis, dont nous n'avons pas trop abusé. Mais je suis sans doute l'interprète de nous tous, quand j'exprime l'espoir que la France, sans vouloir dominer par sa force militaire, remplisse à l'avenir le rôle du passé de la Grèce et de Rome intellectuelle, et que la France se fasse aussi la voix vivante, vibrante même, de la civilisation non seulement de l'Europe, mais aussi du monde, pour la gloire d'elle-même et le bénéfice de notre pauvre humanité ».

M. James Brown Scott, qui tenait ce noble langage à La Haye, vient de publier un livre fort suggestif : *Le français langue diplomatique moderne, étude critique de conciliation internationale, avec une Introduction* de M. N. Murray Butler, président de l'Université Columbia (1).

« On ne saurait exagérer, dit M. Scott, l'influence de l'instruction supérieure sur le droit international et la diplomatie. L'Ecole libre des sciences politiques, établie à Paris après une guerre désastreuse, a fortifié le français à l'étranger d'une manière qui fait penser à la victoire intellectuelle du français sur le latin. Pendant plus d'une génération, Louis Renault, professeur de droit des gens à l'Ecole libre des sciences politiques, enseigna non seulement à Paris, mais dans tous les coins du monde, par ses élèves. Les grandes conférences de La Haye furent, à certains points de vue, aussi bien des réunions de ses élèves que des assemblées internationales.

(1) Paris, A. Pedone, éditeur, 13, rue Soufflot. — Mirabeau avait annoncé : « La liberté générale bannira du monde entier les absurdes oppressions qui accablent les hommes, et fera renaitre une fraternité universelle, sans laquelle tous les avantages publics et individuels sont si douteux et si précaires ».

Tout en se faisant aimer, il faisait aimer la France. Rien n'est si contagieux que l'exemple. On a établi tout récemment aux Etats-Unis, dans la capitale même de la grande république, une Ecole de service étranger de l'Université de Georgetown, pour donner des connaissances solides et pratiques à ceux qui veulent s'occuper des affaires étrangères. Et, bien entendu, on y enseigne le français, tout en exigeant des élèves une connaissance approfondie du français comme langue diplomatique ».

En décembre 1916, à Washington, M. Bergson demandait à M. Scott comment on pourrait décider M. Wilson à faire entrer les Etats-Unis dans la guerre aux côtés de la France. M. Scott pria M. Bergson de s'approcher de la fenêtre qui donnait sur la place Lafayette, en face de la Maison Blanche. Il lui montra la statue de bronze de Lafayette, qui tend la main droite vers la demeure présidentielle. Il lui fit voir ensuite, à ses pieds, la statue de bronze de Rochambeau, qui tend la droite dans la même direction. « Voici, dit-il, deux sentinelles toujours en vedette afin que les Etats-Unis n'oublient pas. Laissez parler le passé ».

M. Scott, ancien délégué technique des Etats-Unis aux conférences de La Haye et de Paris, et professeur de droit des gens, entend les voix du passé dont l'écho menace ou reconforte le présent. Devant les milliers de langues américaines et les susceptibilités nationales, il voit l'incohérence où mènerait le polyglottisme diplomatique et l'autonomie des tribus et des métiers. Aussi il ramène la question diplomatique à un dilemme : ou bien la Tour de Babel ou bien le français.

Entre Babel et Paris, vous avez sans doute choisi. Il s'agit aujourd'hui de faire sur l'Europe ce que la Convention a fait sur la France, et ce que Nemrod, Hammourabi et Sémiramis n'ont pu faire sur la Babylonie. L'histoire des lettres, des sciences et des lois, nous indique la langue de la *Déclaration*

des droits de l'homme et de l'Exposition du système du monde comme le plus précieux instrument de la paix universelle et de la raison.

En faisant de la patrie une ouvrière de vérité, la république française a résolu l'antinomie de la nation et du monde. Elle permet à l'Europe de passer enfin de l'ère nationale à l'ère humaine. Au 130^e anniversaire de la prise de la Bastille, la fête nationale de la France a été la fête de toutes les nations défilant sous l'Arc de Triomphe. A Genève, la langue du droit international pourrait devenir la législatrice du genre humain.

CHRONIQUE

CONCOURS

En sa séance du 14 février, l'Académie a décidé de mettre au concours, pour l'année 1927, à l'occasion du centenaire de la naissance de Charles De Coster :

1^o une étude critique sur Charles De Coster ;

2^o une étude littéraire destinée à faire connaître dans le grand public la vie et l'œuvre de De Coster.

Pour l'année 1927 également, l'Académie demande une bibliographie raisonnée des œuvres littéraires d'auteurs belges, en langue française, depuis 1870.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges :

- MM. Alphonse BAYOT, rue Réga, 14, Louvain.
H. CARTON de WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
Gustave CHARLIER, boulevard Militaire, 44, Bruxelles.
Albert COUNSON, boulevard des Martyrs, 140, Gand.
Léopold COUROUBLE, rue du Mont-Blanc, 43, Bruxelles.
Louis DELATTE, rue Beeckman, 28, Uccle.
Jules DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
Auguste DOUTREPONT, rue Fusch, 50, Liège.
Georges DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
Louis DUMONT-WILDEN, 111, avenue de Paris, Rueil (Seine et Oise) France.
Georges EEKHOUD, rue du Progrès, 407, Bruxelles.
Max ELSKAMP, avenue de la Belgique, 138, Anvers.
Jules FELLER, rue Bidaut, 3, Verviers
Valère GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
Albert GIRAUD, rue Henri Bergé, 34, Bruxelles.
Edmond GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
Arnold GOFFIN, avenue Montjoie, 60, Bruxelles.
Jean HAUST, rue Fond-Pirette, 75, Liège.
Hubert KRAINS, avenue Emile Max, 68, Bruxelles.
Maurice MAETERLINCK, villa « les Abeilles », Les Baumettes, Nice.
Albert MOCKEL, avenue de Paris, 109, Rueil (S. et O.).
Fernand SÉVERIN, boulevard Albert, 120, Gand.
Henri SIMON, à Lincé-Sprimont.
Paul SPAAK, rue Jourdan, 84, Bruxelles.
Hubert STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
Emile VAN ARENBERGH, 29, rue de l'Orge, Bruxelles.
Gustave VANZYPE, rue Félix Delhase, 24, Bruxelles.
Maurice WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers :

- MM. Gabriele D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
Ferdinand BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
Edouard MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
M^{me} DE NOAILLES, 40, rue Scheffer, Paris.
MM. Kr. NYROP, 11, Store-Kannikestraede, Copenhague.
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 206, Valerius straat, Amsterdam.
Benjamin VALLOTTON, Nouveau Marché aux Poissons, 4, Strasbourg.
Brand WHITLOCK.
-

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Charles Van Lerberghe. — Esquisse d'une biographie, par M. Fernand SEVERIN.

Littérature et Philologie, par M. Jules FELLER.

La Langue scientifique en Belgique, par M. Albert COUNSON.

Le Premier Tartuffe, par M. Gustave CHARLIER.

Le Français à Gand, par M. Albert COUNSON.

Michel Ange, par M. Arnold GOFFIN.

Eugène Demolder, par M. Hubert KRAINS.

Qu'est-ce que la civilisation ? par M. Albert COUNSON.

La Clef de « Clitandre », par M. Gustave CHARLIER.

Les Sources de Bug Jargal, par M. Servais ETIENNE.

Ronsard et la Belgique, par M. Gustave CHARLIER.
